



# Vues sur la rade

Tanguy Viel

## épisode 2

En tout cas j'étais bien placé pour le voir arriver, lui, Antoine Lazenec, avec ses chaussures à bout pointu – je ne sais pas pourquoi j'ai toujours eu du mal avec les chaussures à bout pointu, les chaussures italiennes qui brillent même sous la pluie, comme si j'avais l'habitude de commencer par les pieds pour aborder les gens, normalement non, mais là, j'étais à tondre la pelouse du parc et donc la tête plutôt basse à surveiller l'avancée de la tondeuse sur le gazon sans trop entendre ce qui se passait autour, et ce que j'ai vu en premier, eh bien ce sont ses chaussures de cuir posées dans l'allée, aussi parce qu'elles étaient si bien cirées et si noires sur le gravier blanc, alors j'ai levé la tête et j'ai vu ce type pas très grand et presque chauve avec une veste noire et puis une chemise un peu ouverte comme un Parisien, et il me regardait sans vraiment sourire, attendant que je coupe le moteur de la tondeuse. Alors quand le moteur fut coupé, quand d'un coup le silence s'est installé, il m'a juste dit : c'est à vendre, tout ça ?

Il y avait le bruit de ses clés qu'il remuait d'une main au fond de sa poche en même temps qu'il jetait les yeux vers le château, comme si d'un seul mouvement de tête, d'un seul « tout ça », il avait circonscrit le périmètre du domaine, les deux hectares qui regardaient la mer, et se les appropriait déjà. En arrière de lui, je pouvais voir sa voiture de sport couleur crème ou ivoire qui brillait dans le soleil puisque, oui, voyez, il y avait du soleil. Il y a du soleil ici quelquefois.

Ben oui, j'ai dit, tout ça c'est à vendre. Le château et les deux hectares du parc, oui, c'est à vendre.

Et puis ce fut presque étrange, lui, moi, on est restés plantés là, moi à enlever l'herbe humide qui collait à la lame sous la tondeuse et lui, debout dans le calme, le vent presque absent ce jour-là, les mains toujours dans le bruit de ses poches. Je voyais bien qu'il attendait quelque chose alors j'ai lancé :

Vous venez peut-être pour visiter ?

En effet, il a répondu.

Vous voulez que je vous ouvre alors ?

Non, il a fait, j'attends quelqu'un.

Bon. Et il s'est éloigné de moi dans le cliquetis continu de ses clés. Lui, pas plus qu'un autre je ne me suis dit à cet instant qu'il allait acheter le château, oh non, parce que j'en avais vu quelques-uns déjà, des gars en costume avec sûrement un portefeuille plus gros que le cœur, mais quand je leur faisais visiter l'intérieur, quand on entrait dans le grand hall presque médiéval et qu'ils voyaient l'état de délabrement, la plupart renonçaient. À force, j'ai fini par penser que je pourrais tirer sur le fil encore longtemps, à faire visiter le château comme un guide touristique à des gens qui n'achèteraient jamais et habiter là jusqu'à mes vieux jours, dans ma maison de gardien, puisque donc j'habitais là, à l'intérieur du parc, du moins depuis que le maire m'avait proposé ce poste-là de régisseur – quelque chose pour vous dépanner, il avait dit, à cause de la pluie de problèmes qui s'abattait sur moi ces années-là, alors par amitié peut-être, par compassion peut-être, il m'a proposé de m'occuper du château et d'habiter ici, dans la maison inoccupée à l'entrée du parc.

En échange vous n'aurez qu'à entretenir le domaine, m'a dit Huelgat – oui, l'ancien maire, il s'appelait Huelgat et en effet il m'a proposé ça, Huelgat, qu'en échange d'un logement, je n'aurai qu'à tondre et puis tailler les haies, et puis quand on mettra à la vente (oui parce que c'était déjà prévu, vu les finances de la commune, c'était déjà prévu que le château serait à vendre un jour), quand on mettra à la vente, il a dit, vous vous occuperez des visites. Je me souviens quand il est venu me voir un soir et qu'il m'a dit comme ça en regardant par terre, après avoir dit deux ou trois ou choses sur la bruine qui mouillait l'air ce soir-là, il a dit un peu en marmonnant, comme si ça lui coûtait plus cher qu'à moi : Voilà, on va vendre.

Et moi j'ai demandé :

En l'état ? Vous voulez vendre en l'état ?

Oui, en l'état, on vend et on ne touche à rien, on laisse tout, même les araignées qui auront fait leurs toiles et les fantômes qui vont avec, celui qui achètera ça, il aura tout.

Alors j'ai demandé : et moi, est-ce qu'il faudra que je parte ?

Mon vieux Kermeur, il m'a dit, ça ne changera rien pour vous, il faudra seulement que vous vous mettiez d'accord avec le futur propriétaire pour l'entretien du parc, parce que les deux hectares, ils seront plutôt à lui. Et puis il a ajouté : et si un jour vos finances vont mieux, eh bien...

Et je savais très bien ce qu'il voulait dire, et il savait très bien que je le savais, que mes finances étaient censées se mettre au beau fixe bientôt très bientôt, dès que j'aurais touché l'indemnité de mon licenciement, qu'alors ce serait comme un nouveau départ pour moi, pour moi et quelques milliers d'autres, vu qu'en trois ans ils avaient divisé le personnel de l'arsenal par cinq.

Dans moins de dix ans, j'ai dit au juge, l'arsenal, on l'aura désaffecté. Dans moins de dix ans, il ne sera plus qu'un mémorial vide au cœur de la ville. Peut-être il y aura toujours des hauts grillages et des gendarmes à l'entrée pour qu'on n'entre pas. Peut-être on se demandera toujours ce qu'on fait à l'intérieur. Mais en réalité il sera vide, en réalité il n'y aura plus rien que des gestes oubliés, la poussière sur les machines, et puis la foule absente. Et moi je ne dis pas que c'est bien ou mal. Je dis seulement que ça nous est tombé dessus sans crier gare – encore que tous ces départs accélérés, ça n'a pas provoqué tant de remous, encore moins de mouvements de grève ou de protestation, pour la simple raison que

l'État ou la Ville ou les deux n'avaient pour une fois pas mégoté sur les conditions de départ, étant donné les 300 000 francs de moyenne qu'on s'était vus chacun allouer en guise d'indemnités, étant donné la somme que signifiaient 300 000 francs dans les années 1990, autrement dit le prix d'une petite maison dans le Finistère.

Alors vous comprenez, même syndiqué, même militant, il a bien fallu reconnaître avec quelle harmonie la lente et fatale fermeture de l'arsenal avait lieu, de sorte que la plupart d'entre nous, à peine débarqués, on fut plus occupés à regarder les annonces immobilières ou les vitrines des bateaux neufs qu'à mégoter pour vingt mille francs de plus. Maintenant, quand on se promène sur les sentiers côtiers qui dominent l'océan, même en semaine quand on regarde le goulet malgré le courant et la mer qui lève contre le vent, on croise une série de gars qui n'ont pas l'âge d'être en retraite mais qui peuvent se pavaner au volant de leur pêche-promenade en posant bien en évidence le fruit de leur pêche sur les pontons, vu que depuis dix ans qu'ils ont été remerciés, il faut bien qu'ils occupent leur matinée – plutôt leur matinée, oui, vu comme chacun sait que pour la pêche il vaut mieux se lever tôt, et puis relever ses casiers avant que quelqu'un s'en occupe pour vous. Mais il ne s'agirait pas que je me lance à parler de pêche, j'ai dit au juge, là-dessus je serais trop intarissable, et puis ce n'est pas la raison première qui me fait être ici.

Ça reste à prouver, a dit le juge.

À ça je n'ai pas répondu, parce que je n'ai pas le sens de ça, la vitesse des mots comme l'a un juge ou un avocat et qui les fait cingler comme un fouet dans l'air.

En tout cas, ce n'est pas faute de l'avoir dit mille fois, qu'avec cet argent, moi aussi il fallait que je m'achète un bon bateau de pêche avec un moteur assez puissant pour passer les vagues à la sortie de la rade, et que dans le pire des cas, j'ai toujours pensé, s'il s'avérait que la vie se durcissait, eh bien je pourrais toujours aller vivre dessus, du moins provisoirement, m'étais-je dit, oui, ce serait comme un abri. Et je me voyais finir comme ça, dans la cabine aménagée d'un Antares ou d'un Merry Fisher arrimé au ponton dans le fond d'un port. Mais ce n'est pas ce que j'ai fait.

Ben non, a dit le juge, ce n'est pas ce que vous avez fait.

Sinon je ne serais pas là, j'ai dit.

Ben non, a dit le juge, sinon vous ne seriez pas là.

Et ça m'a fait bizarre d'entendre ça dans la bouche du juge, comme de l'ironie ou je ne sais pas, un couteau dans une plaie qu'il rouvrirait en moi sans que je distingue s'il le faisait par amusement ou si seulement il suivait la ligne froide des faits.

Ce qui est sûr c'est que maintenant je vois toute la scène différemment, mais ce jour-là avec ma tondeuse à moitié renversée sur la pelouse, je n'ai pas jugé si négativement de l'avenir, à peine quand j'ai vu Huelgat arriver, à peine si je me suis dit que ce n'était pas comme d'habitude, parce que d'habitude le maire ne venait pas en personne pour accueillir quel acheteur éventuel, encore moins se serait excusé d'être en retard, tout essoufflé d'avoir couru, comme s'il avait craint de manquer le début. Quand je l'ai vu nous rejoindre, je me suis dit ça, que non, ce n'était pas comme d'habitude, lui, tout en sueur à cause de son poids – Huelgat, oui, il était plutôt gros, gros comme on imagine un maire de village, avec de la couperose comme on imagine un maire de village, de la couperose un peu comme

moi, et pour cause : on a dû boire à peu près au même rythme toute notre vie, et même souvent ensemble, vu qu'on se connaissait bien tous les deux, toutes ces années au conseil municipal à voter les mêmes projets, tous ces casiers qu'on a remontés ensemble, avec son bateau à lui, Huelgat, pas un Merry Fisher comme Lazenec, non, cela, c'était bien trop grand et bien trop cher pour lui, mais un truc de six mètres avec quand même une petite cabine pour se protéger du vent.

Vous vous êtes présentés ? a demandé Huelgat.

Non, j'ai dit, pas vraiment.

Alors l'autre, l'acheteur, il a fini par me regarder dans les yeux, sa main ferme dans la mienne et il a dit : Lazenec. Mais rien de plus. Il n'a rien dit de plus sur lui, comme si son nom à lui seul était censé déjà briller au firmament des noms propres. Sauf que moi je n'avais jamais entendu ce nom-là, encore moins qu'on était censé l'accueillir comme le Messie, du moins toutes ces choses que Huelgat m'expliquerait un peu plus tard, je veux dire, à peine plus tard quand ledit Lazenec serait reparti, et qu'alors au maire je dirais : il faut que vous m'expliquiez.

Oui, il faut que vous m'expliquiez, j'ai dit à Huelgat trente minutes plus tard quand Lazenec fut parti, c'est-à-dire quand il eut terminé la visite du domaine, fait le tour de toutes les pièces sans trop s'intéresser aux détails et presque on aurait dit que c'était lui qui nous faisait la visite, tellement il nous précédait dans les couloirs et les chambres, et je me souviens que plusieurs fois, quand il a regardé dehors depuis les fenêtres de l'étage, plusieurs fois il a dit, il y a du potentiel ici, vous aviez raison, Huelgat, il y a du potentiel. Et regardant le terrain qui dévalait en pente douce jusqu'à la mer, les pins alignés qui faisaient comme une allée royale vers l'eau, il a dit que ça lui plaisait beaucoup. Et il répétait ce mot-là, potentiel.

Là, debout de dos devant les vieilles fenêtres de chêne, c'était comme s'il avait enserré tout le ciel dans ses bras, la vue magnifique qu'on avait jusqu'au goulet, la ville un peu blanche qui y descendait comme en escalier, tout ça, oui, il le tenait déjà sous son regard et jusqu'au nom de Huelgat qu'il tenait prisonnier dans ses phrases. Mais je ne dis pas que je l'ai trouvé antipathique ou mal aimable ce jour-là, au contraire, et je me souviens surtout qu'il m'a dit « au revoir Monsieur Kermeur ou plutôt à bientôt » comme quelqu'un qui se préparait déjà à me revoir souvent, et puis qu'il avait une voiture de sport comme on n'en voit pas beaucoup dans la région, une Porsche pour être précis, encore que moi tout seul je n'aurais pas su dire ce que c'était mais Erwan était là, Erwan a tout suivi lui aussi de la visite, alors plus tard quand on l'a vu s'éloigner dans son nuage de poussière blanche, Erwan a dit : c'est une Porsche, c'est une 911. Et du haut de ses treize ans, il a ajouté : est-ce qu'il va acheter le château ?

Alors j'ai regardé Huelgat et j'ai répété la phrase d'Erwan, j'ai dit : c'est vrai, est-ce qu'il va acheter le château ?

Kermeur, il m'a dit, vous ne lisez pas les journaux ?

Et j'aurais pu répondre que si, normalement si, et que seulement quelquefois, pourvu que la douleur se réveille dans ma hanche ou que je sois un peu plus las que d'habitude – de fait ce matin-là je n'avais pas acheté le journal.

Alors Huelgat a sorti de sa poche arrière l'exemplaire du jour qu'il a déplié sous mes yeux avec en énorme écrit quelque chose comme « de grands projets pour la presqu'île » et puis dessous la photo d'un type un peu chauve à la chemise ouverte, de sorte que je n'ai pas eu à hésiter sur qui c'était, encore

moins sur ses intentions quand à côté il y avait un entretien qui disait tout des projets en question, c'est-à-dire quand, en balayant la page entière du regard comme si j'y cherchais déjà la solution d'une énigme, je suis tombé sur des mots écrits plus gros que les autres, et qui feraient comme une déflagration dans mon cerveau, lisant comme au ralenti les phrases qui contenaient des mots comme complexe immobilier, comme investissement, comme résidentiel, et puis, sur le côté en bas, comme une sorte de conclusion fébrile que le journaliste avait cru bon d'augmenter d'un point d'interrogation, il était écrit : une station balnéaire ?

Une station balnéaire, j'ai dit au juge, vous entendez, une station balnéaire dans la rade ! Et j'ai continué à lire l'article ligne à ligne, avec des grandes phrases du genre que ce qui manquait à cette région, c'était seulement la foi et le courage d'envisager l'avenir, qu'il y avait là un potentiel inexploité, déclarait-il, et à la fin, à la fin on aurait dit une sorte d'ange descendu du ciel des grandes villes pour venir fleurir nos consciences, en tout cas déposer des graines dans nos cerveaux en espérant y faire pousser un boulevard - et mieux qu'un boulevard, des immeubles de cinq étages tout de verre et de bois exotique, avec des solariums et des piscines chauffées. Mais l'expression qui me resterait gravée sous le crâne en guise de point d'orgue qui n'en finirait pas, ce n'était pas seulement immeuble ou solarium, non, c'était « station balnéaire ».



En tout cas ça n'a pas mis longtemps qu'après ça on commence à voir des costumes de flanelle sillonner les rues des lotissements, s'installer sur les tables basses des salons pour dérouler les plans et répéter leurs phrases apprises par cœur, décidés à forcer la vente d'un deux pièces avec vue sur la mer, en essayant peut-être de cacher leur mépris pour les napperons qui recouvraient les tables dans les salles à manger parce que sûrement, ça ressemblait trop à celles de leurs parents, tandis qu'ils avaient quoi ? Trente, trente-cinq ans à tout casser et que s'ils étaient là, leur mallette à la main comme des hommes d'affaires, chemises roses et chaussures noires en faux cuir, c'était d'abord pour ne pas leur ressembler, à leurs parents, c'est-à-dire à cette génération assise sur quelles années fructueuses dont le crépi des façades construites vingt ans plus tôt signalait déjà la fatigue et l'usure, mais qui s'effritait plus vite que le capital encore placé sur les livrets de Caisse d'épargne. Je sais de quoi je parle. J'en avais un, moi aussi, de livret de Caisse d'épargne. Est-ce qu'ils savaient que sur mon compte il y avait fraîchement les 300 000 francs de l'arsenal ? Non, pas eux. Pas les petits costumes de flanelle satinée. Eux, dès que je les voyais arpenter la rue voisine, on aurait dit, comme des Témoins de Jéhovah venus expliquer la Bible, en général je me cachais pour ne pas qu'ils viennent sonner chez moi – eux, dans le regard, ils avaient cette même étrange lumière qui traversaient le seuil des maisons pour apporter la parole divine, sauf qu'en guise de Dieu, ils avaient Lazenec.

Alors je ne sais pas si ça a joué contre moi d'avoir pour ainsi dire un traitement de faveur, je veux dire, de ne pas avoir à traiter avec des petits agents commerciaux qu'on paye à la commission, dont on ne voit plus sur le visage autre chose que le pourcentage qui leur revient, dont toutes les phrases ont l'air d'être comme des coquillages ventousés sur le dos d'une baleine, moi, en un sens, j'ai eu l'étrange privilège de parler au bon dieu plutôt qu'à ses saints, à force qu'il vienne là, sur sa propriété – oui il a fallu que je m'habitue à ça aussi, que le château, cette chose qui avait appartenu à tout le monde pendant trois siècles, maintenant c'était la propriété d'un seul et qui venait toutes les semaines ou presque accompagné de mille instances encravatées, laquelle pour le sol, laquelle pour le cadastre – à force donc, il m'a même appelé par mon prénom, et à force encore, oui, il m'a embrassé. Vous avez bien entendu, j'ai dit au juge, il m'a embrassé.

Vous étiez dans le Sud avant. Vous avez dû en voir, des types qui embrassent tout le monde avec un poignard dans l'autre main. Nous, c'est sûr, c'est des histoires qu'on préfère voir dans le Sud que chez nous. Et on a beau le savoir, on a beau l'avoir gravé noir sur blanc dans le fond de son crâne, qu'un type qui vous embrasse si chaleureusement, ça n'a rien de rassurant, oui, on a beau le savoir, quand ça vous tombe dessus, ça ne fait pas pareil.

Peut-être c'est Huelgat qui avait raison, que je m'étais un peu trop isolé ces derniers temps, alors le premier qui s'approche et rompt la solitude, presque on s'en fiche de savoir qui c'est, pourvu que tout s'engouffre et s'encastre en vous comme une pièce de puzzle que vous auriez découpée exprès pour qu'elle épouse les contours de votre âme. Voilà. C'est peut-être ça, la seule chose que j'ai apprise ces dix dernières années : qu'on est fait pour aimer qui nous aime.

Ce ne sont pas des choses que je vous aurais dites comme ça autrefois, j'ai dit au juge, mais j'ai eu le temps de méditer ces derniers temps, j'ai eu le temps de regarder les griffures du miroir au-dessus de la cheminée et méditer la couleur de chaque heure, j'ai eu le temps de comprendre, oui, que je fus comme une terre de bruyère à la meilleure saison, que tout aurait pris et éclos et fleuri en moi comme en un festival des jardins, au point que Lazenec et moi, eh bien, je crois qu'on a pour ainsi dire sympathisé.

Mais j'espère que vous entendez bien : j'ai dit « pour ainsi dire », parce qu'en réalité, il faudrait mettre un grand silence, ouvrir une parenthèse énorme et qu'on laisserait vide, seulement gonflée d'air pour méditer et comprendre, parce que voilà, j'ai refait cent fois le chemin dans ma tête, et je vous jure que j'ai cherché quand les choses avaient basculé entre lui et moi et tout ce que j'ai trouvé cinq ans plus tard, là, devant vous, j'ai dit au juge, tout ce que j'ai trouvé c'est d'ajouter « pour ainsi dire ». Parce que c'est un problème insoluble, de savoir quand quelqu'un comme lui s'approche de vous, de savoir à quel instant la piqûre a eu lieu.

Peut-être que le plus dur dans ces histoires, a lancé le juge, c'est de savoir quand ça a vraiment commencé.

Mais bien sûr que non, j'ai répondu, bien sûr que ça n'a jamais commencé un jour précis. Continué peut-être, grossi peut-être, à ce point qu'à un moment ce fut visible à l'œil nu, je veux dire, à l'œil de la loi, mais c'est seulement que la loi ou la justice, elles manquent de microscopes pour surveiller les mouvements du mal qui s'inocule et paralyse lentement, si lentement.

Et puis j'ai rapproché ma chaise, j'ai posé les bras croisés sur son bureau en le regardant comme si j'allais enfin tout lui expliquer et j'ai juste dit : et finir, vous croyez que ça va finir un jour ?

Et je crois bien qu'à ce moment-là j'ai levé les yeux vers le plafond qui semblait nous servir de ciel tellement notre monde à nous, le juge et moi, se tenait tout entier dans ce bureau.

Bon, mais ça n'empêche, il a repris, il y a bien eu un début pour vous.

Oui, c'est vrai, il y a eu un début pour moi, je devrais dire : une faille. Il y a eu une faille dans le mur de moi et il y est entré comme le vent, parce qu'il soufflait autant que le vent, toujours prêt à se jeter dans toute brèche ou fissure du faux mur que j'avais pourtant essayé de faire passer pour de la brique, mais enfin je ne suis pas en granit. Sinon, comment expliquer qu'un jour je me sois retrouvé à côté de lui sur le siège passager, à longer la mer sur la quatre-voies pour boire une bière sur le port, sous prétexte de parler de pêche et de bateau, oui, surtout ça, de bateau, puisque justement il venait de s'en offrir un, de bateau, du genre même de celui que je pensais m'acheter avec l'argent de l'arsenal – c'est-à-dire, voilà, c'est la phrase que j'ai dite en trop, un jour qu'on était là, dans l'allée du parc, il était déjà assis au volant de sa voiture et la porte encore ouverte, une jambe posée sur le gravier, il allait partir et puis on a parlé de pêche à nouveau, et je crois que c'est là que j'ai eu le malheur de lui dire que j'aimerais m'en acheter un, moi aussi, de bateau.

Non. Le malheur, ce n'est pas ça. Le malheur, c'est que j'ai laissé entendre que j'avais l'argent pour le faire, que je pouvais en acheter un comme le sien, c'est-à-dire, un gars comme moi, il a pensé, comment c'était possible qu'un gars comme moi puisse se payer un Merry Fisher, j'ai bien vu tout de suite qu'il a pensé des choses comme ça, à cause de sa manière de vouloir neutraliser son visage, de le figer un peu pour cacher sa surprise. Et alors il a posé la question à sa manière détournée ou même élégante en un sens, il a dit :

D'occasion ?

Neuf, j'ai dit. Je vais en acheter un neuf.

Il est resté comme ça, sans rien dire, une main déjà sur le volant de cuir, l'autre encore dehors sur la portière. Mais comment vous auriez fait, j'ai dit au juge, devant un visage immobile qui a l'air de supposer que vous lui devez des explications ? Alors j'ai imaginé qu'il pensait des choses et qu'il fallait déjà que j'y réponde, que donc, oui, je justifie devant lui, là, comment c'était possible que moi, Martial Kermeur, ouvrier spécialisé à l'arsenal de Brest, comment moi je pouvais me payer un Merry Fisher de neuf mètres de long à l'état neuf.

Et qu'est-ce que j'ai fait alors ? Eh bien, j'ai raconté ma vie. Mon licenciement. Tous les gars de la région qui avaient touché le pactole. Mon indemnité de 100 000 euros. Le départ de France. Et j'ai senti que ça l'intéressait de près. Vous savez à quoi je l'ai senti ? C'est la seule fois où j'ai parlé plus d'une minute d'affilée sans qu'il dise rien. Non, rien du tout. Ce soir-là, il m'écoutait comme jamais, sans même poser une question, comme, je ne sais pas, un psychologue la première fois que vous lui racontez votre histoire et qu'il vous laisse la dérouler comme un tapis rouge sous vos propres pieds. Mais comment j'aurais su, là, devant le seuil de sa voiture, comment j'aurais su que le tapis rouge, je le déroulais pour lui ?

Mais après ça, j'ai dit au juge, après ça vous croyez qu'il m'aurait approché frontalement ? Bien sûr que non. Et puis quoi, vous croyez que j'aurais cédé si facilement ? Bien sûr que non. Après ça, il a tout simplement fermé sa portière en faisant comme une moue compatissante, quelque chose comme s'il avait dit « la vie, c'est pas facile tous les jours » et puis il a démarré. Seulement voilà, dans la semaine qui a suivi, il est revenu. Et comment il se serait privé d'un tel pont

entre nous pour ne pas relancer la conversation là-dessus, non pas sur l'histoire chaotique de mes dernières années, mais sur celle de notre passion commune pour la pêche et les bateaux de promenade, alors ce fut un bon prétexte, oui, pour sympathiser, qu'il me montre sa dernière acquisition.

Et c'est ce qu'il a fait. Il m'a emmené sur le port et on est restés là longtemps, les bras croisés devant son Merry Fisher 930, à discuter paisiblement, oui, paisiblement, parce que les pontons d'un port, ça pourrait pacifier la terre entière, a fortiori si vous y descendez sur le coup des six heures du soir, au fond le soleil qui tombe sur le goulet et la lumière coupante d'avant la tombée du jour, et on pouvait voir en face, juste en face, le château, notre château qui prenait toute la lumière.

D'ici, j'ai dit, on dirait presque un vrai château.

Oui, c'est vrai, il a repris. C'est presque dommage de le détruire.

Détruire ? j'ai dit.

Ce serait trop de travaux de le remettre en état, c'est plus cohérent de tout raser.

Et dans le même temps il avait commencé à marcher sur le ponton pour remonter vers les quais, moi lui emboitant le pas sans savoir quoi penser. Mais lui, dans ces moments-là, il savait penser pour deux, si je peux dire que proposer d'aller boire une bière à cet instant-là, c'était penser pour nous deux.

Finalement vous et moi, on est un peu pareils : on est comme deux régisseurs à notre manière – lui, continuant de regarder au loin, et on aurait dit que de son seul regard il avait déjà effacé la vieille bâtisse qui nous servait de château, en même temps qu'on s'éloignait des mâts silencieux des bateaux et qu'on s'installait là, à la terrasse d'un bar, comme une mezzanine au-dessus de la mer.

Mais peut-être je vous dois des excuses, Kermeur.

Des excuses ? j'ai dit, mais pourquoi donc ?

Parce que je ne vous ai rien proposé.

Il a dit cette phrase en l'air, par politesse peut-être, du moins j'ai cru qu'il l'avait dite comme ça, parce qu'il y avait déjà un billet sur la table pour régler nos bières, et sans encore savoir qu'une dizaine de types comme moi avaient dû vivre à peu près la même scène, c'est-à-dire vivre les mêmes heures d'amitié fabriquée, la même désinvolture, notez cela, j'ai dit au juge, sa désinvolture, celle de qui a toujours l'air prêt à se passer de vous et à vous rendre plus indépendant que vous n'êtes, ainsi qu'il l'a parfaitement fait ce soir-là quand il a dit, textuellement il a dit : Kermeur, ce n'est pas moi qui vais vous dire ce que vous avez à faire, vous savez mener votre barque tout seul.

Mais vous n'imaginez pas, j'ai dit au juge, à cette seule idée de mener sa barque, soudain dans un cerveau comme le mien, il y a des vagues de trois mètres qui s'érigent comme des murs d'eau sous mon crâne, moi, dans la barque en question, c'est comme si je m'étais retrouvé seul perdu au milieu de l'océan avec à côté de moi un paquebot géant qui file vers l'Amérique. Alors à cause de ce sentiment même, sous mon crâne ce fut comme une balle magique qui frappait d'un côté l'autre et cassait toutes les vitres. Et en même temps qu'il y avait cette balle rebondissante qui faisait plus de dégâts qu'une pierre dans un lac, je dis bien « en même temps » il y avait quelque chose en moi qui se gonflait d'orgueil ou je ne sais pas, de souveraineté, quelque chose qui disait, oui, c'est vrai, tu sais mener ta barque – et sans voir que lui, Lazenec, dans mon orgueil, dans ma résistance,



dans mon libre-arbitre, bientôt il pourrait s'y vautrer comme dans un canapé en cuir dont il aurait lui-même consolidé les coutures.

Ce soir-là, j'ai compris depuis, il appliquait sa méthode à lui, c'est-à-dire sa manière à lui de faire comme si tout ça, ces histoires d'immobilier et d'avenir radieux, de toute façon ça ne me concernait pas, pour cause de ces mondes si tacitement étanches qu'il évoquait, le sien et le mien qu'on aurait dit alors si imperméables l'un à l'autre, et franchement, j'ai dit au juge, franchement c'est impossible de savoir, quand un type comme ça vous invite à boire une bière, s'il le fait seulement parce qu'il est seul ce soir-là ou bien s'il a une idée derrière la tête ou bien s'il est seulement fier de lui parce que vous êtes comme la dernière personne qu'il aurait pensé amener là, et continuant de monologuer sur son monde à lui, que l'avantage de la région, disait-il, c'était que le mètre carré restait abordable et qu'il était forcément stable, que c'était le genre d'endroits où on ne pouvait pas perdre d'argent, que justement c'est grâce à des investissements comme le sien qu'il grimperait, le mètre carré.

Lui, il faut dire, il n'a jamais présenté la chose comme un endroit fait pour habiter, il a parlé d'investissement et de rendement mais jamais d'habiter, de sorte que ça restait comme des lignes d'architecte sans corps à l'intérieur, et que des deux heures passées là sur le port dans la fraîcheur du soir tombant, je n'ai pas entendu un mot qui avait à voir avec vivre ou habiter et on aurait dit que les mots comme "fonctionnel" ou "lumineux" ou "moderne" étaient seulement faits pour compléter l'expression "à terme". Je me souviens que je lui ai demandé « qu'est-ce que ça veut dire exactement "à terme" » ? Et je ne suis pas sûr d'avoir compris toute la réponse, mais je me souviens qu'à terme on devait y gagner beaucoup, évoquant les 10 à 12 % de rendement annuel, sans que je sois sûr de bien comprendre ce que ça voulait dire non plus, sauf que c'était censé être de l'argent en plus pour le propriétaire.

Et moi quelquefois j'aurais voulu rajouter des adverbess à chacune de ses phrases, des "probablement", des "éventuellement", des "peut-être", du moins aujourd'hui que je raconte ça, c'est sûr que je ne manquerais pas d'adverbess, mais ce jour-là, je ne crois pas que j'ai eu le temps de voir les choses comme ça, avec des adverbess.

Et on continuait de boire nos bières en regardant la mer dans le soleil tombant. Et ça ne manquait pas qu'on revienne à parler de pêche et de sa nouvelle vie dans la région, et puis de tout cet avenir qui s'ouvrait pour la presqu'île, c'est-à-dire ça ne manquait pas qu'il continue de planter des graines très doucement dans mon cerveau à peu près comme on en jette dans un champ, je veux dire, avec la même légèreté de qui sait bien que ça ne marche pas à tous les coups, qu'aussi bien la graine pourrira sur une pierre ou bien des oiseaux viendront la picorer mais ça n'a pas d'importance, parce qu'au nombre de graines jetées à la volée, ça prendra assez pour faire un tapis d'herbe uniforme, eh bien là, j'ai dit au juge, c'est exactement pareil.

Et puis aussi, là, eh bien, la graine, elle a pris. À partir de ce moment-là, j'ai dit au juge, c'est comme si le capitaine qui était censé habiter avec moi dans mon cerveau, c'est comme s'il avait déserté le navire avant même le début du naufrage. Et peut-être d'un lointain rocher, les yeux hagards, le capitaine qui a habité mon corps pendant plus de cinquante ans sans jamais trébucher, d'un coup il s'est éclipsé et alors depuis la rive il a regardé le bâtiment sombrer. C'est une drôle d'affaire, la pensée, n'est-ce pas. Oui c'est une drôle d'affaire, la pensée, et

ce n'est pas qu'il y a long en distance du cerveau vers les lèvres mais quelquefois quand même ça peut vous paraître des kilomètres, que le trajet pour une phrase, ce serait comme traverser un territoire en guerre avec un sac de cailloux sur l'épaule, au point qu'à un moment la pensée pourtant ferme et solide et ruminée cent fois, elle préfère se retrancher comme derrière des sacs de sable. En tout cas ce que je veux dire c'est que dans les jours qui ont suivi, au lieu de dire clairement « non » comme ça se passait au fond de moi, au lieu de me laisser raccompagner à ma place de gardien avec le regard condescendant sur moi-même que je portais dans mon cœur, au lieu de ça, avec la voix d'un fantôme qui s'entend lui-même, j'ai pris le téléphone un soir et j'ai dit « Lazenec ? », j'ai dit « pourquoi pas ? », j'ai dit « je signe quand ? »



Un projet Ciclic, avec le soutien de la Région Centre-Val de Loire. Ciclic est un établissement public de coopération culturelle créé par la Région Centre-Val de Loire et l'État.

Création graphique Ciclic, janvier 2016.